



HAL
open science

Le problème du naturalisme. La philosophie de la nature à l'épreuve des sciences sociales

Paul Guillibert

► **To cite this version:**

Paul Guillibert. Le problème du naturalisme. La philosophie de la nature à l'épreuve des sciences sociales. *Paideutika. Quaderni di formazione e cultura*, 2020, 31. hal-04416571

HAL Id: hal-04416571

<https://hal.science/hal-04416571v1>

Submitted on 25 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Le problème du naturalisme

La philosophie de la nature à l'épreuve des sciences sociales

Paul Guilibert

Publié dans *Paidentika. Quaderni di formazione e cultura*, n°31, revue à comité de lecture international, mars 2020.

Le naturalisme, en tant que position philosophique, connaît une grande actualité dans les débats ontologiques contemporains. Le problème qu'il pose est le suivant : existe-t-il une catégorie suffisamment homogène pour regrouper sous un même terme des phénomènes aussi différents que des processus biologiques, des forces et des ondes physiques, des systèmes climatiques, des molécules chimiques, des organismes hautement différenciés, des corps humains etc. ? Ou bien, l'habitude de classer tous ces phénomènes sous une catégorie prétendument universelle résulte-t-elle d'un « schème¹ » culturellement et historiquement situé ?

D'un côté, au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, la critique des présupposés normatifs du concept de « nature » a conduit à limiter ses usages dans les sciences humaines et sociales. L'enjeu de cette critique de la « naturalisation » du social est de prévenir toute explication des comportements humains à partir de la fonction biologique qu'ils remplissent ou à partir des nécessités de l'adaptation à un environnement. En d'autres termes, les sciences sociales se sont largement développées sur la base d'un raisonnement « antinaturaliste² ». Or, d'un autre côté, la catastrophe écologique impose de nommer les causes et les *conséquences* de l'événement que nous traversons. La destruction des écosystèmes, le réchauffement climatique, l'extinction des espèces, les effets écologiques et sanitaires des pollutions industrielles, la fonte des glaces, la salinisation et la montée du niveau des mers, la diminution de la couche d'ozone, et le plus grave sans doute, l'épuisement des ressources hydriques dans de nombreuses régions du monde (Proche Orient, Inde, Sahel...) ont désormais pris un tour planétaire, une allure globale qui suppose de repenser les échelles temporelles et spatiales de l'activité humaine. Dans ce contexte, le concept de nature a retrouvé un nouveau souffle. Cet article cherchera à montrer comment cette tension s'est exprimée,

¹ DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, « NRF », 2005, p. .

² À propos du fondement antinaturaliste des sciences sociales, on consultera notamment HABER Stéphane, *Critique de l'antinaturalisme : études sur Foucault, Butler, Habermas*, Paris, PUF, 2006. J'y reviendrai dans la suite de cet article. .

dans le monde académique francophone, dans une série de débats et de discussions dont on peut résumer les positions par la distinction entre des sciences sociales inspirées par le pragmatisme³ ou le poststructuralisme⁴ d'un côté et une philosophie naturaliste⁵ d'un autre côté.

Les critiques du naturalisme philosophique ont porté sur trois dimensions essentielles du concept de nature⁶. D'abord, une critique inspirée d'un principe « anthropologique » a montré qu'on ne pouvait pas inférer d'une infrastructure biologique des réponses sociales déterminées. En effet, la critique sociale a défendu qu'il n'y avait pas de *nature* humaine⁷ et que l'environnement extérieur ne pouvait *déterminer* les comportements humains. En d'autres termes, il n'y aurait « pas de lien de dépendance entre la vie humaine et la nature qui soit essentiel⁸ » et qui imposerait d'expliquer les phénomènes sociaux à partir de leur ancrage naturel. Cette critique est issue d'un programme d'émancipation sociale hérité de l'humanisme et de la philosophie des Lumières, dont les philosophies politiques du XX^e siècle ont renouvelé la formulation.

Ensuite, une critique menée au nom d'un « principe sociologique⁹ » défend que nous n'avons jamais affaire à la nature elle-même mais toujours à des représentations de la nature, à des modalités culturelles ou techniques d'interaction avec l'environnement. Cette thèse a connu des développements décisifs en anthropologie contemporaine. En effet, l'idée d'une nature partout la même, toujours régie par les mêmes lois, dont la consistance serait fondamentalement matérielle et sur fond de laquelle émergerait une multiplicité de cultures a fait l'objet d'une déconstruction radicale dont « l'anthropologie de la nature » de Philippe Descola a été l'une des formulations

³ Voir notamment pour deux ouvrages majeurs des *sciences studies* d'inspiration pragmatique : LATOUR Bruno, *Politiques de la nature: comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, la Découverte, 2004 ; STENGERS Isabelle, *Cosmopolitiques. I et II*, Paris, La Découverte, 2003.

⁴ À cet égard, on consultera l'ouvrage central de P. Descola, *Par-delà nature et culture*, *op. cit.*

⁵ Pour une philosophie sociale naturaliste, on pourra notamment consulter l'introduction de S. Haber, *Critique de l'antinaturalisme : études sur Foucault, Butler, Habermas*, *op. cit.* Pour une philosophie environnementale naturaliste inspirée par l'éthique environnementale américaine et notamment par Baird Callicott, on consultera : LARRERE Catherine et LARRERE Raphaël, *Du bon usage de la nature : pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Flammarion, 2009 ; et LARRERE Catherine et LARRERE Raphaël, *Penser et agir avec la nature : une enquête philosophique*, Paris, la Découverte, 2015.

⁶ Je suis ici la présentation des critiques du naturalisme dans S. Haber, *Critique de l'antinaturalisme : études sur Foucault, Butler, Habermas*, *op. cit.*, p. 4.

⁷ Voir notamment la critique du concept « d'homme » en sciences humaines dans FOUCAULT Michel, *Les Mots et les choses une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1999, 400 p.

⁸ S. Haber, *Critique de l'antinaturalisme : études sur Foucault, Butler, Habermas*, *op. cit.*, p. 4.

⁹ *Ibid.*

essentielles¹⁰. La variation ethnographique des manifestations de l'existence humaine n'émerge pas seulement de la différenciation des formes d'appropriation sociales de *la nature* mais « plus fondamentalement » des modes d'identification d'un *réel* qui n'est que rarement pensé dans les termes d'un partage entre processus naturels et faits culturels. La *codification naturaliste du réel* à partir de la distinction nature universelle / multiplicité des cultures n'est qu'une des modalités possibles de l'identification de soi, du monde et des autres¹¹. À cet égard, pour l'anthropologie écologique de Descola, l'extension du concept de nature dans des contextes non naturalistes est le résultat d'une illusion européocentrique : dans la mesure où le partage ontologique sur lequel il repose n'existe pas, on ne peut pas étudier ces sociétés en y cherchant les traces d'une nature, par définition absente.

Enfin, concernant les critiques de la dimension *normative* de la nature il est d'usage de rappeler que dans les affaires humaines la contingence des pratiques et l'autonomie des collectifs empêchent de déduire ce qui *devrait être* de *ce qui est*. En aucun cas, la nature ne peut servir de règle éthique pour ordonner la pratique, ni de principe dont on devrait déduire des comportements légitimes¹². La part de libre décision, de choix politique, d'action collective concertée ou imposée serait la seule norme à l'aune de laquelle évaluer les pratiques sociales. Pourtant, face à ces critiques légitimes, le concept de nature est aujourd'hui réinvesti de significations politiques et philosophiques nouvelles.

¹⁰ Voir la contribution essentielle de DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, « NRF », 2005. Il convient cependant de se méfier des cartographies nationales dans le champ de la recherche contemporaine. Elles risquent de masquer les circulations, les échanges et les connexions qui constituent la substance même du travail académique du début du XXI^e siècle. À cet égard, il convient de noter la grande parenté en anthropologie écologique des projets de Tim Ingold et Eduardo Viveiros de Castro de celui de Philippe Descola. Voir notamment INGOLD Tim, *The Perception of the Environment: Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*, Londres, Routledge, 2011 ; VIVEIROS DE CASTRO Eduardo, *Métaphysiques cannibales: lignes d'anthropologie post-structurale*, traduit par Oïara Bonilla, Paris, Presses universitaires de France, 2009.

¹¹ C'est une thèse très similaire qu'on trouve dans B. Latour, *Politiques de la nature, op. cit.* Latour défend que le partage entre la Science qui connaît la nature et la Politique qui traite des questions sociales, est un partage ontologique typiquement moderne. Voir également LATOUR Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes: essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1997.

¹² C'est évidemment les théories féministes et *queer* qui ont poussé le plus loin la critique des effets normatifs du concept de nature. Voir notamment l'ouvrage classique de BUTLER Judith Pamela, *Trouble dans le genre = Gender trouble : pour un féminisme de la subversion*, traduit par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2005. Dans la philosophie française contemporaine, l'influence des travaux de Donna Haraway et de la philosophie des cyborgs est aussi extrêmement importante. Voir notamment HARAWAY Donna Jeanne, *Manifeste cyborg et autres essais: sciences, fictions, féminismes*, Paris, France, Exils éditeurs, 2007 ; pour un travail philosophique élaboré à partir de Haraway, voir par exemple l'ouvrage de HOQUET Thierry, *Cyborg philosophie : penser contre les dualismes*, Paris, Seuil, 2011.

En effet, le concept de nature a permis d'unifier l'ensemble des processus, des paysages, des milieux, des entités organiques et non organiques, des écosystèmes qui avaient à « subir le poids » de l'activité sociale et à « payer le prix » d'un mode de production qui n'assurent pas les conditions de reproduction de la vie. La nature est ainsi apparue négativement dans de nombreux mouvements écologistes comme *ce qui était à défendre*¹³ contre les agressions d'un système productif destructeur. Positivement, on a cherché à établir, en éthique environnementale, la « valeur intrinsèque de la nature¹⁴ » afin de montrer qu'on ne la défendait pas seulement *contre* les menaces qui pesaient sur elle, mais également *pour* la richesse intrinsèque des organismes, des espèces ou des écosystèmes qui la compose. Il fallait qu'elle puisse être jugée digne de respect pour servir de fondement à une éthique nouvelle qui limiterait les effets destructeurs des pratiques humaines. Ainsi à mesure qu'elle était déconstruite par les sciences sociales, la nature faisait son retour par le biais des éthiques environnementales et des mouvements écologistes. À cet égard, la philosophie de l'environnement défend souvent des positions réalistes, c'est-à-dire qu'elle considère l'existence de « la nature » comme un donné indubitable dont la connaissance est possible en tant que telle. D'un côté, on critique donc les effets sociaux d'un concept de nature jugé déterministe, européocentrique et normatif ; de l'autre, on défend la normativité de la nature pour lutter contre les effets écologiques d'une société destructrice. Face à l'antinaturalisme des sciences sociales constructivistes et au réalisme naïf des éthiques environnementales, sont apparus une philosophie

¹³ Un slogan important apparu dans les luttes écologistes et notamment à la Zone À Défendre de Notre-Dame-Des-Landes, près de Nantes est « Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend ». Le chiasme permet ici de montrer le passage d'une conception dualiste des rapports nature – société à une conception moniste où les humains appartiennent à la terre en tant qu'êtres naturels. Leur différence générique au sein de la totalité est pratique, c'est-à-dire définie par leur activité : ils sont les êtres qui ont la capacité de défendre (mais aussi de détruire) les autres êtres naturels. « *Nous sommes la nature qui se défend* » ne signifierait pas simplement que les humains appartiennent à la nature (par opposition à l'idée qu'il serait extérieur à elle), mais qu'ils sont *cette partie de la nature* qui seule est capable de défendre la nature dans son ensemble (par opposition à l'idée qu'il n'y aurait pas de différence générique entre humains et non humains). C'est bien parce que l'humanité – en tant qu'espèce naturelle – a la capacité de détruire et de défendre l'ensemble des êtres naturels, qu'il lui incombe une forme de responsabilité à cet égard.

¹⁴ La « valorisation » de la nature en éthique environnementale, c'est-à-dire les tentatives pour lui accorder une valeur intrinsèque, participent d'un mouvement de reconnaissance de l'importance de son concept. Parler de nature permet de limiter le champ de l'action humaine et ses conséquences sur l'environnement. L'éthique environnementale vient principalement des États-Unis mais elle a une place importante dans la recherche philosophique française. Voir par exemple ROLSTON Holmes, *La valeur dans la nature et la nature de la valeur*, traduit par Hicham-Stéphane Afeissa, Paris, Éditions MF, 2008 ; voir l'importante contribution de Callicott dans CALLICOTT J. Baird, *Thinking Like a Planet: the Land Ethic and the Earth Ethic*, New York, Oxford, Oxford University Press, 2013. On trouve une anthologie très complète des débats sur l'éthique environnementale et la valeur de la nature dans ELLIOT Robert (éd.), *Environmental Ethics*, Oxford, Oxford University Press, « Oxford readings in philosophy », 1995 ; et en français dans *Éthique de l'environnement : nature, valeur, respect*, traduit par Hicham-Stéphane Afeissa (éd.), Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2007. Pour une présentation synthétique de ces débats, on consultera LARRERE Catherine, *Les philosophies de l'environnement*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.

naturaliste et une histoire de l'environnement qui défendent que l'autonomie de la nature est relative aux conditions culturelles et sociales de son apparition.

Le naturalisme désigne en général, dans l'histoire de la philosophie, l'idée d'une appartenance des sociétés à la terre et d'une continuité entre phénomènes naturels et faits sociaux. Une position naturaliste entend le plus souvent ramener une pratique, un discours ou une représentation sociale à son substrat naturel et matériel. Sans réduire l'explication des pratiques sociales aux corps qui les réalisent ou aux milieux dans lesquels elles se déploient, ce courant naturaliste en philosophie cherche à montrer que l'on peut défendre l'existence d'une nature comprise comme une codification culturelle et donc particulière du réel, afin de lutter contre les pratiques déprédatrices du monde contemporain. Ces philosophies naturalistes partagent le présupposé des sciences sociales et des philosophies constructivistes selon lequel la distinction de substance entre nature et société fonde la possibilité d'un rapport instrumental aux mondes naturels, transformés en purs objets inertes de l'activité sociale. Mais plutôt que de le refuser intégralement, elles cherchent à « desserrer l'étau du dualisme¹⁵ » en favorisant le développement d'un « nouveau naturalisme¹⁶ », c'est-à-dire à repenser les formes de continuité entre processus biologiques et phénomènes sociaux à partir d'une philosophie de l'appartenance des sociétés à la terre.

¹⁵ C. Larrère et R. Larrère, *Penser et agir avec la nature : une enquête philosophique*, *op. cit.*, p. 51.

¹⁶ C. Larrère et R. Larrère, *Du bon usage de la nature*, *op. cit.*, p. 21.